

“A Sein, notre système, c’est la débrouille”



© 14BSPF-Adrien Demeyer, 14BSPF-Eric Michel et DR

Ce 14 juillet, le chef de poste Joseph Neysius pourrait devenir le premier sapeur-pompier de l’île de Sein à défilé sur les Champs-Élysées. Interview.

Dans le 14^e Bataillon de pompiers qui défilera mercredi sur les Champs-Élysées, Joseph Neysius dit «Jos» est le sapeur de Sein, «l’île du bout du monde». Un caillou du Finistère battu par les vents, en forme de serpent, situé à 7 kilomètres à l’ouest de la pointe du Raz, un minuscule point sur les cartes marines, à fleur de flots.

A 59 ans, ce natif de Douarnenez où il a officié trente ans comme sapeur-pompier, vit depuis 2017 sur cette île sans voiture de 130 habitants à l’histoire si particulière. En juin 1940, la quasi-totalité des hommes de Sein, soit 128 intrépides âgés de 14 à 54 ans avaient pris la mer pour rejoindre Londres et De Gaulle. Vingt ne sont jamais revenus. Au titre de la Seconde Guerre mondiale, l’île est la commune française la plus décorée. Sur la route qui mène au grand phare, la croix de Lorraine en granit porte cette inscription : «Le soldat qui ne se reconnaît pas vaincu a toujours raison.» Le Sénan est fier et taiseux, rugueux et entier.

C’est avec toutes ces images en tête que Jos, chef de poste sur Sein et, au civil, agent communal à la mairie de l’île, a fait le voyage pour Paris. Pendant deux mois, ce pompier volontaire s’est entraîné avec les 84 autres sapeurs sélectionnés, 63 hommes et 21 femmes. La veille seulement, ils sauront qui, parmi eux, figure dans la liste des 77 retenus. Et si c’est le cas, Jos sera alors le premier sapeur-pompier de Sein à défilé sur les Champs-Élysées le 14 juillet 2021. Il a déjà participé à un entraînement sur la célèbre avenue vendredi dernier, à 5 heures du matin.

A lire : L’épopée de l’île de Sein

Cette année, quatre régions marcheront sous le commandement du Contrôleur Général Bautheac : les Pays de la Loire, le Centre Val-de-Loire, la Normandie, puis bien sûr, la Bretagne. Mercredi à 10 heures, le bataillon s’élancera depuis le haut de l’avenue avec pour mission de représenter les 253 000 sapeurs-pompiers de France.

Paris Match. Que signifie pour vous ce défilé?

Joseph Neysius.

Un honneur et une fierté. C’est aussi, pour moi, une façon de rendre hommage aux sapeurs-pompiers décédés en intervention, comme celui mort il y a quelques jours lors d’un entraînement à Pornic, mais aussi aux militaires en opération extérieure, à tous ceux qui travaillent pour la sécurité de nos concitoyens. Il y a plusieurs années, des copains sont décédés à Douarnenez et à Brest. C’est dur de perdre un ami, ça fait mal à tout le groupe. Je pense à eux.

Est-ce émouvant de se retrouver sur les Champs-Élysées?

Quand on passe devant la tribune présidentielle, ça accroche, ça remue les tripes. Mais il faut rester concentré pour bien être dans le jus du défilé. Les Champs-Élysées font la longueur de l’île de Sein, 2 kilomètres. Quand vous êtes en haut de l’avenue, vous n’avez pas l’impression d’être un peu Crocodile Dundee?

Si ! Pour moi qui vient de «ma jungle», Paris est un sacré changement avec toutes ces voitures, ces gens qui courent sans arrêt alors que notre île est si calme et respirable

“Chez nous, la devise dit : plutôt la mort que la souillure. Quand Marine Le Pen est venue pour le 18 juin, les Sénans lui ont tourné le dos.”

Sein, c'est aussi une île chargée d'histoire...

C'est sûr qu'il y a un devoir de mémoire, de souvenir sur le caillou, peut-être plus qu'ailleurs. Chaque famille de Sein a vu l'un des siens partir à Londres. Les Sénans sont des Bretons dans l'âme. Pour eux, il n'est pas question de se soumettre. Chez nous, la devise dit : «Kentoc'h mervel eget em zaotra», autrement dit, plutôt la mort que la souillure. L'an dernier, quand Marine Le Pen est venue pour le 18 juin, les Sénans lui ont tourné le dos en signe de protestation. Je ne sais pas si, ailleurs, beaucoup l'auraient fait.



Joseph Neysius sur le phare de l'île de Sein. © DR

Être pompier sur «l'île du bout du monde», en quoi est-ce différent?

Les collègues me demandent souvent comment les choses se passent sur Sein. Je leur réponds que c'est pareil pour Ouessant et Molène : sur les îles, les pompiers ont une autre façon de travailler. A Sein, notre système, c'est la débrouille, il faut prévoir l'imprévisible. Les rues sont trop étroites pour laisser passer le camion donc on fait tout au brancard. Un jour, avec l'aide de la Société nationale des sauveteurs en mer (SNSM), on s'est mis à six pour descendre un homme qui s'était cassé le col du fémur, chez lui, au premier étage. Nous l'avions allongé dans le matelas à dépression et nous avons dû le sortir en le portant debout, tellement la maison et l'escalier étaient exigües. Sinon, sur le continent, les pompiers ont des gardes, ils font par exemple une semaine toutes les quatre semaines. A Sein, la garde c'est 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. On vit le bip à la ceinture. Nous sommes 5 pompiers volontaires : Loëtitia, Géraldine, Julien, Philippe et moi. Il y a également Matthieu et Anthony en double affectation.

Vous travaillez souvent avec la Société nationale des sauveteurs en mer?

Oui. Quand les pronostics vitaux ne sont pas engagés, les blessés sont évacués par la SNSM de Sein avec le bateau «Yves et François Olivaux». Sinon, nous faisons appel aux hélicoptères du Samu et de la sécurité civile ou, quand ils ne sont pas disponibles, à ceux de la Marine nationale. Nous arrivons à faire des évacuations dans les airs jusqu'à 140 km/h de vent. Cet hiver, nous avons géré un AVC qui s'est bien terminé. Finalement, un blessé est vite pris en charge à Sein : l'hélicoptère met vingt minutes à venir alors que si vous vous cassez une jambe à la pointe du Raz, il faut trois quarts d'heure aux pompiers pour arriver. Nous réalisons une cinquantaine d'interventions par an, la moitié avec la SNSM, l'autre en hélicoptère.

“Les îles ont été les premières fournies en doses de vaccin. En mars, 80% de la population était vaccinée.”

Quelles sont les interventions qui vous ont le plus marqué?

J'ai été plongeur sauveteur hélicoptère et, parfois, il y a eu des moments difficiles. Je me souviens de l'un deux, à Douarnenez, il y a 25 ans : neuf enfants étaient partis en kayak, ils avaient été pris par un vent de terre. On les a tous sauvés. Je me rappelle aussi d'un ornithologue au Cap Sizun, tombé de la falaise. Il avait fait une chute de 30 mètres. On l'a récupéré en bas, on pensait qu'il était décédé mais il était vivant. On l'a hélitreuillé. Je l'ai revu un an après, il était venu me remercier.

Les sauvés remercient-ils souvent leurs sauveurs?

C'est très rare. Le docteur Masthias, la commandante des pompiers de Sein, a ce mot : «Connus mais pas reconnus.» Bien sûr, nous ne cherchons pas cette reconnaissance, mais, quand les gens se manifestent, nous sommes touchés au cœur.

Comment Sein a vécu et vit le Covid?

Nous n'avons pas eu de cas. Les îles ont été les premières fournies en doses. En mars, 80% de la population était vaccinée. Maintenant, on a reçu d'autres flacons pour les jeunes. Nous devons être à 95% de vaccinés. Je pense qu'il faudrait d'ailleurs rendre la vaccination obligatoire.



Sur le phare de l'île : Stéphane (en visite depuis Audierne), Philippe, Anthony, Jos, Géraldine, Stéphane (à la retraite) et Lœtitia. © DR

Vous avez été militaire dans un moment particulier...

Quand j'avais 20 ans, j'ai fait partie de la 11^e division de parachutistes, j'y suis resté quatre ans. J'étais à Beyrouth lors de l'attentat du Drakkar le 23 octobre 1983, un épisode douloureux (58 militaires français avaient trouvé la mort, ndr). Sur les Champs-Élysées, pendant l'entraînement la semaine dernière, en voyant les parachutistes et les légionnaires défiler, j'ai pensé à tous ces jeunes appelés morts au Liban. Ils sont toujours dans ma mémoire.